



Dustin Hoffman,
un Lenny Bruce
en transe. METRO-
GOLDWYN-MAYER

Ciné/ «Lenny», farces et attaques

A travers l'histoire houleuse de l'inventeur du stand-up américain, le biopic de Bob Fosse charge la liberté d'expression étriquée des sixties.

La clé d'un biopic tel qu'il s'en produit désormais à la pelle (*Moi qui t'aimais* sur le couple Montand-Signoret, *Filip* sur le leader des 2Be3) consiste souvent à révéler la part maudite derrière la success-story, les fêlures ou la monstruosité qui dans l'ombre parraient ces destinées promises à la lumière, jouant en somme du contraste entre vies publique et privée, feux de la rampe et secrets d'alcôve. Mais en s'attelant à la figure de Lenny Bruce, inventeur génial du stand-up américain, dont le verbe cru, injurieux et cathartique piochait déjà allègrement dans ses obsessions et confessions intimes pour mettre à nu les refoûlés de l'Amérique en crise des sixties, *Lenny* (1974) de Bob Fosse enrayait d'emblée cette formule. Ici pas de sale petit secret à débusquer qu'on ne connaisse déjà (sexe, drogue, problèmes judiciaires), sinon celui, de polichinelle, qu'il n'avait cessé de marteler sur scène : si monstre il y a, c'est cette

société, malade de ses tabous, de son puritanisme, de son hypocrisie, de son racisme. A partir de là, le cinéaste déploie un grand film sur la parole comme arme de sédition massive et sur le rire acide comme acte de résistance et de contestation.

Amphet. Tout juste auréolé du succès de *Cabaret* et avant son chef-d'œuvre *All That Jazz* – autoportrait désenchanté d'un forçat des planches sous amphet, dont le jusqu'au-boutisme obsessionnel annonçait déjà *Lenny* dans son bras de fer l'opposant à la bienséance, quitte à s'épuiser et se perdre –, Fosse construit un dispositif empruntant les codes d'un faux documentaire (reconstitutions, fragments de shows et d'archives, entretiens posthumes avec ses proches). Dans un noir et blanc granuleux, somptueusement photographié par Bruce Surtees (le chef op d'Eastwood), nous est livrée par éclats et dans le désordre la vie du stand-up-

peur (génialement incarné par un Dustin Hoffman en transe), petit Juif de Long Island devenu une icône de la contre-culture, traqué par la censure, le FBI, les condamnations à répétition pour obscénité – en réalité il s'agissait surtout de l'empêcher de dire des vérités qui dérangent.

Sacrificielle. On passe des débuts laborieux dans les boîtes de strip-tease, où il rencontre son épouse Honey (magnifique Valerie Perrine), aux salles pleines à craquer où, politique, religion, sexualité, racisme, ségrégation, rien n'échappait à ses saillies déchaînées et à son débit de mitraillette. Un théâtre de la cruauté dont le contrechamp s'incarne dans les séquences de procès. Des clubs enfumés aux salles d'audience, tout est espace de représentation, nous dit Bob Fosse. Le tribunal se fait l'envers de la scène, une autre forme de spectacle, judiciaire cette fois, également centré sur la parole, mais une parole corsetée, un rituel de décence et d'hypocrisie où chaque mot décortiqué est mis à l'index.

Fosse accentue cette homologation par la mise en scène, mêmes décors minimalistes, mêmes cadres serrés sur les visages. Sorti dans l'Amérique post-Watergate, *Lenny* livre un constat implacable sur la liberté d'expression, ses limites et sa marchandisation. Après la mort par overdose du comique, figure sacrificielle, cadrée comme le gisant d'un martyr, son agent négociera les droits d'un documentaire. La société du divertissement est en marche et le scandale en est la forme la plus rentable. Tout discours, même subversif, finira toujours peu ou prou par être récupéré.

NATHALIE DRAY

LENNY (1974) de BOB FOSSE avec Dustin Hoffman, Valerie Perrine...
1h51. En salles en version restaurée.

Libération